

## L'explorateur

La société royale des explorateurs demandait à ses honorables membres de donner des conférences dans les quelques semaines qui suivaient leur retour d'expédition. Elle mettait également un point d'honneur à ce que ces conférences puissent être accessibles au petit peuple, la couronne finançait les voyages et les découvertes, il fallait que ça se sache, pour la gloire du Royaume.

C'est ainsi que Juan Sebastian Elcano, géographe, aventurier, navigateur et conteur émérite obtint le droit, et le devoir, d'investir l'amphithéâtre royal, une fois la semaine.

Il revenait d'un périple de plus de vingt ans, jamais la société n'avait vu cela !

Si bien qu'il avait été déclaré disparu, que le doyen avait déclamé son éloge funèbre et que son siège avait été donné à un autre, mort en Azanie, puis à un autre encore, qui prit sa retraite et comme un fait exprès il était pour l'heure libre de tout séant.

C'est ainsi que fut publié ce petit encart dans les journaux de la capitale :

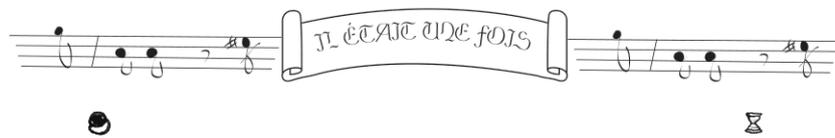
### "RÉCITS DE VOYAGES"

par Juan Sebastian Elcano  
Géographe de la Société Royale des Explorateurs

-----  
Amphithéâtre Royal  
Tous les lundis - 17h30

Pour ce premier lundi il y avait foule. Les gens venaient plus pour voir le mort vivant que pour la conférence, cependant, bientôt, ils ne viendraient plus que pour l'époustouffant récit que ferait Elcano, de terres chimériques, de montagnes hallucinées et de peuples incongrus !





Tout d'abord, une fois assuré que l'auditoire avait fait silence, il avait donné un discours d'introduction concis et aguçeur :

*"Monsieur le directeur, mesdames, messieurs les sociétaires, chers confrères, chers amis...  
J'avais entrepris l'œuvre de ma vie, à laquelle j'escomptais y consacrer chaque jour de mon existence, jusqu'à mon dernier souffle.*

*Je produirais alors ce qu'aucun autre n'avait pu faire avant moi : présenter une carte de l'ensemble des pays et continents, royaumes et terres sauvages, qui composent notre monde. Et mieux encore, j'avais l'ambition d'y relever les mœurs et façons de chaque culture des habitants de chaque parcelle habitée, du Royaume qui m'avait vu naître jusqu'aux terres sauvages des cruels cannibales !*

*J'étais jeune et fougueux, je ne pouvais pas me douter un instant que l'entreprise était vouée à l'échec. Car ce monde ne veut pas se révéler à nos yeux, il nous trompe, il nous ment, il nous affabule et il nous transforme sans cesse jusqu'à ce que l'on s'égare en soi-même... Néanmoins je fis un grand périple que jamais personne n'eut à faire et que personne ne ferait après moi. Ainsi vous trouverez dans cet exposé, les récits des découvertes extraordinaires qui furent les miennes et vous y découvrirez les égarements dont je fus victime."*

Son odyssée avait commencé au pied de la maison familiale, sise à la capitale. Monté sur un cheval de selle, vêtu d'un solide paletot, d'un chapeau de feutre bouilli, comme beaucoup avant lui, il avait choisi le sud pour ses premières étapes...

Son idée était simple et ambitieuse. Il parcourerait les terres en suivant une route imaginaire qui déroulerait sa piste comme une spirale à partir d'un point central, la capitale. Plus il avancerait plus il s'éloignerait du Royaume, s'enfonçant dans l'inconnu.

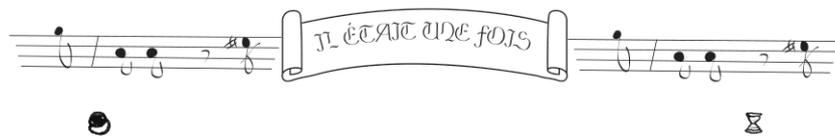
Ainsi, il avait visité les Îles Ensoleillées qui sont au sud-est de la capitale.

Laissant son destrier quelques jours dans un port, il loua les services d'un vieux pêcheur, tout



heureux d'être rétribué pour transporter un savant d'île en île. Celles-ci sont comme des bijoux flottant entre ciel et mer. Un spectacle époustouflant qui ne laisse personne de marbre. Les habitants qui sont de toutes races et de toutes langues, s'y adonnent à la pêche le jour et à la philosophie la nuit. Il fit le récit de ses rencontres et nota scrupuleusement les Histoires qu'on voulut bien lui faire partager. L'affreux Aspidochélon qui échouait les bateaux pour se repaître de leur équipage et les tentatrices sirènes. Il parcouru les champs d'oliviers qui donnent une huile comme un nectar des dieux, il mangea la salicorne qui donne si soif et bu le vin de la treille jusqu'à la lie.





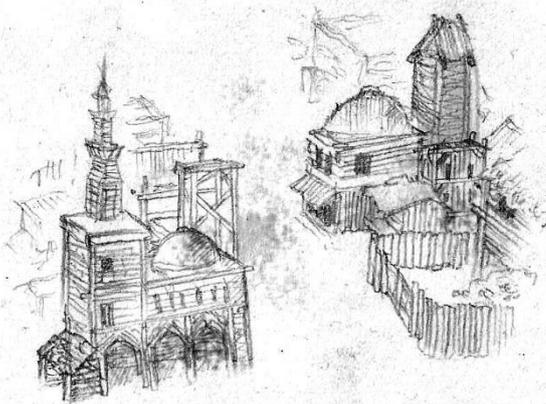
Il écouta les joutes oratoires des plus grands sages du pays, qui n'ont cesse d'expliquer le monde par les arts des mathématiques et de l'influence des étoiles qui brillent ici bien plus fort que partout ailleurs...

Puis vers l'ouest, il arpenta la Péninsule, qui est une sorte de désert d'ocres rouges en son centre, bordées de vertes forêts qui viennent mourir dans les eaux profondes d'un océan infini. Là, les habitants se sont tournés vers les flots, ils ont construit de fabuleux navires qu'ils nomment chébèques et caravelles. Avec les premiers ils se font pêcheurs, prenant soin de ne jamais quitter des yeux la côte, sans quoi l'océan les emporterait. Avec les seconds, ils se sont fait explorateurs, cherchant tous azimuts des terres de promesses. Quel courage avaient ces gens, quelle folie que de s'embarquer pour une utopie ! Ils ne rentraient pas tous, alors déambulaient sur les quais, des femmes vêtues de longues mantilles noires qui lançaient des imprécations aux quatre vents. En leur langage elle désignaient une femme cruelle et imatérielle "la Providencia" qui incarnait la furie des flots et la mort de leurs hommes. Elles la conspuaient et la vilipendaient tout en jetant du haut des pontons, des poignées de cendre mélangées de terre...



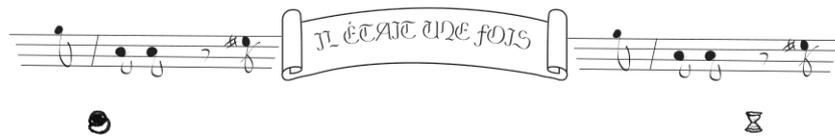
Notre géographe s'embarqua alors sur la route maritime, plein nord, contournant le Royaume sur sa frontière ouest. Ce sont là des pays de glaces et de neiges éternelles. De rares forêts d'arbres rabougris, aux troncs noirs, parsemaient les vastes étendues et abritaient en leur sein des créatures effroyables qui font pitance de chairs d'égarés. Les peuples qui vivent aux orées de ces bois maudits sont, dit-on, les descendants de géants qui forgèrent le monde tel que nous le devinons. Certains sont des hommes mais la plupart sont d'une autre nature. Nains hirsutes qui creusent d'insondables carrières dans la roche, Troll millénaire et solitaire qui logent dans des tumulus de boue et de bois, Alfes de lumière et Alfes-d'en-dessous qui se livrent d'incessantes guerres dont on a oublié depuis longtemps les motifs, c'est cela que découvrit Elcano. A la fois émerveillé et épouvanté, il en fit un récit qui subjuga son public.

*"C'est à partir de ces lieux inhospitaliers et pourtant grouillants de vie que j'ai senti que mon périple prenait une nouvelle tournure. Je me savais en route pour l'inconnu, et je savais désormais, que je ne savais rien de ce qui m'attendrait..."*



Il put rejoindre le limes de l'empire de l'est, pour y pénétrer plus en avant que les caravanes commerciales le faisaient. C'est un empire si vaste que ceux du Royaume n'en connaissaient guère que le Ponant, ainsi, l'aventurier mit plus de quatre mois pour n'en atteindre que la moitié supposée. Plus il avançait vers l'est, plus les villes tentaculaires aux temples couronnés de bulbes multicolores et aux avenues larges comme des fleuves laissaient la place à des bourgs puis des hameaux. On ne connaît ici que le bois pour bâtir des maisons, où d'astucieux





charpentiers imbriquent des troncs longs de quarante pieds pour monter des murs qu'ils couvrent de charpentes solides recevant un toit de terres et d'herbes grasses. Le feu des âtres crépite toute l'année car on ne connaît qu'une saison, l'hiver. Il fit la connaissance de tribus nomades qui ne quittent jamais le dos de leurs étranges montures, sortes de bœufs à longs poils noirs et aux cornes immenses, qui vivent dans les plaines sous des maisons de toiles tendues par de longues perches de bois souple. Il écouta leurs superstitions qui prétendent que chaque chose est animée d'un esprit. Ils rendent hommage au vent qui chasse les nuages, puis aux nuages qui mènent la pluie qui vient gonfler les rivières où boivent leurs bêtes, et aussi au soleil qui réchauffe leurs villages éphémères.

*"Ha ! Que de sagesse font preuve ces vagabonds des steppes ! Ils ne sont jamais déçus et remercient chacun son tour, vent, nuages et soleil sans qu'aucun ne soit plus ou moins béni qu'un autre. Ils en ont tout autant pour une pierre dressée que pour un arbre sec, en chaque chose il est un esprit bienveillant qu'il faut remercier... On se sent si perdu dans cette immensité, où même le regard le plus perçant ne peut accrocher une montagne, qu'il en devient normal d'engager la conversation avec un oiseau ou une roche, ce que je me surprenait à faire. Ici, c'est une chose naturelle, et je l'acceptais comme telle..."*

Notre héros aurait voulu poursuivre plus en avant vers le Levant, mais les chevaucheurs le mirent en garde, au-delà de leurs steppes, il était des lieux qu'aucune créature douée de raison n'avait jamais exploré. Ils prétendaient que c'était le royaume des morts. Ils expliquèrent que les portes qui mènent d'ici à l'en-deçà sont cachées par un voile de brume et que s'il est aisé de s'y perdre il est impossible d'en revenir. Ils évoquèrent à demi mot le nom d'une sorte de femme monstrueuse qui serait la gardienne de ces portes. Elcano pourtant courageux, voire téméraire, fut prit de frissons. Il avança encore quelques jours jusqu'à trouver la brume, on ne lui avait pas menti. Il bivouaqua un temps face à l'inconnu. Il n'y avait ni chant d'oiseau ni cri de bête nocturne, seule une brise continue qui ondulait les rares herbes de la steppe. La seconde nuit il entendit une longue lamentation, entre un feulement de chat et un chant guttural de nomade. Il ne dormit pas. Il jeta des coups d'œil par dessous la toile et crut apercevoir une cabane qui oscillait dans la brume, à quelques mètres du sol... "Une cabane ? C'est inconcevable !"



Dès potron-minet, il explora les alentours de son camp de fortune pour y découvrir des traces d'une chose qui avait tourné tout autour de la tente... Des empreintes de pattes de poule aussi larges qu'une meule de foin !

"C'est inconcevable ! Inconcevable !"

Il ramassa ses affaires à la hâte et décida de descendre à nouveau vers le sud, vers la lumière.

L'Empire du thé ! Voilà une destination prometteuse ! Tout le monde savait que c'était ici qu'on produisait les arbrisseaux aux vertes feuilles qui donnaient la boisson préférée de la Reine





Victoria et de ses sujets. Pourtant peu auraient pu en dire plus sur ce royaume presque aussi grand que celui de l'Est. Rien n'était en commun avec le Royaume natal d'Elcano.

Les peuplades sédentaires ont bâti de hautes maisons aux toits multiples qui s'empilent les uns sur les autres, leurs murs sont de papier, leur sol de nattes tressées. Le plus surprenant de leur culture est l'art de la cuisine. Tout est une question d'harmonie entre le salé, le sucré, l'amer, le piquant et l'acide. Les savants cuisiniers peuvent passer des années pour concevoir une simple recette de soupe contenant quatre légumes et deux épices...



Le plus simple des repas de la plus petite gargote de ruelles proposait dix ou douze plats, disposés ensemble sur la table. Un soin particulier est apporté à la présentation, c'est un ravissement des yeux, puis du nez avant même de pouvoir manger. Et il en va de même pour tout le quotidien de ces gens-là. Qu'ils aient à écrire, à peindre, à jouer de la musique ou boire du thé, ce ne sont que rituels complexes et amour du beau geste...

De son propre aveu, notre aventurier resta bien plus de temps qu'il n'en avait besoin pour décrire le pays, peut-être qu'une certaine langueur commençait à le prendre. Il faut dire qu'il avait pris l'habitude de se rendre dans la fumerie d'Hua Zhou, de temps à autre, puis chaque soir. Il consommait alors de l'opium dans la grande tradition de ce royaume, allongé sur le côté gauche, on lui portait une longue pipe de bambou où il emmanchait un fourneau de terre cuite. L'opérateur préparait alors les gouttelettes qu'il consommait l'une après l'autre. Au bout d'une dizaine de pipes, enfin rassasié, totalement détendu et l'esprit alerte, il laissait son esprit divaguer dans les méandres d'un rêve sans fin...

*"Oui, je m'égarais dans les volutes de l'opium et perdais doucement goût à l'aventure... Monsieur Hua me mit en garde, dix pipes par jour c'était déjà trop. Elles finiraient par me faire oublier les volontés qui me firent prendre la route, et plus tard, jusqu'aux souvenirs de qui j'étais..."*

Il dû se rasséréner et reprit néanmoins le goût de la route pour amorcer une descente plus au sud encore, il voulait joindre la Mer des Perles qui baigne le sud du continent pour trouver à s'embarquer vers l'île des dragons.

La mer, il la trouva, les bateaux qu'on nomme ici jonques, il les trouva, mais aucun marin n'accepta de lui faire faire la traversée... Ceux du Thé avaient en grande crainte ceux du Dragon. Il ne put obtenir aucune information cohérente sur ce royaume.

*"C'est à se demander si ce n'est pas là une chimère ! Je savais pour les pirates, qui sont une chose vraie. Leur existence semblait, pour le moins, très exagérée. D'entre tous, la plus grande fraternité serait dirigée par une femme à la tête de quatre-vingt mille hommes, peu probable... En tout cas les marchands me l'avaient affirmé."*





*On me parlait aussi de dragons endormis dont les fumerolles que l'on distingue de la haute mer seraient issus de leurs naseaux; On me mettait en garde contre un peuple-singe qui aurait construit des villes perchées sur la canopée des forêts; On évoquait des vents tourbillonnants qui, par leur propre volonté, empêcheraient à quiconque de s'approcher des côtes. Je ne savais que croire mais comme je ne pouvais pas y aller à la nage, je pris la décision de reprendre le chemin de l'ouest pour rejoindre le Royaume du Tigre...*

Le Tigre était un royaume de royaumes. Il n'y avait pas une plaine ou trois collines qui n'avait son roi, ce qui faisait que le Tigre devait compter, au bas mot, quelque trois mille cinq cents souverains. Et tous avaient fait bâtir des palais d'or et d'argent flanqués de hautes tours qui rivalisaient de créativité : tour carrée, tour ronde, tour ajourée, tour à bulbe, à flèche, à clocheton, à campanile, à terrasse, en encorbellement, c'était à qui serait le plus original sinon le plus fou... On surnommait également le Tigre, "le pays du sourire", du plus pauvre des paysans au plus riche des nobles, on portait haut le sourire en toutes circonstances, y compris pendant le deuil. On y mangeait pas de viande et le moindre animal était considéré comme sacré. Si une vache ou un chat avait décidé de s'installer au beau milieu d'une voie passante, alors on contournait la bête, aussi largement que possible, pour ne pas perturber sa sieste...

Au nord de ce royaume, il y avait une frontière naturelle, infranchissable. Une chaîne de montagnes si hautes et si pentues que personne n'avait jamais franchi ses cols. Au delà était un petit royaume indépendant qui se nommait la Frontière du Firmament. Les hommes et femmes se rasaient le crâne, étaient vêtus de longues toges orange et suivaient les enseignements d'un vieux sage séculaire. Elcano regrettait d'avoir contourné les montagnes par l'est, car du Thé au Firmament, il n'y avait que quelques semaines de voyage, mais du Tigre au Firmament, outre les montagnes, il y avait plus dangereux. On parlait de créatures simiesques, fortes comme un ours, au pelage blanc comme neige, aux dents acérés. Elles vivaient dans des grottes d'où elles ne sortaient que pour dévorer les imprudents aventuriers qui auraient eu l'idée saugrenue de tenter à trouver un passage. Elcano n'était pas imprudent, il renonça.



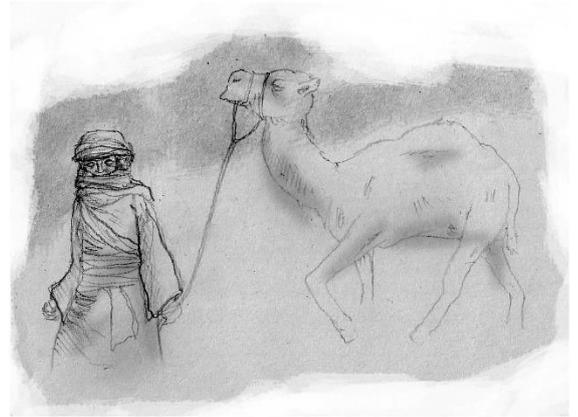
*"J'avais exploré l'est. Je pouvais donc changer de continent, ainsi je parti droit vers l'ouest, quittant le Tigre afin de rejoindre les Terres du Levant et y trouver de quoi m'embarquer vers le continent noir. J'étais à la fois excité et vaguement inquiet. Là-bas, la moindre piqûre d'insectes peut être mortelle, tout comme un coup de sagaie..."*

*Je prendrais soin de voyager bien au large du K qui est un lieu où les étrangers ne sont pas les bienvenus, fussent ils animer des meilleurs intentions du monde. La reine de ce pays, qu'on dit être de Koeur, en a peut être l'organe mais pas les qualités humaines ..."*





Les Terres du Levant sont uniques en leur genre. Une éternité de dunes de sable jaune, ocre ou blanc qui sont aussi mouvantes que la haute mer. On s'y déplace d'îlot de verdure miraculeux en massif montagneux, bien modestes il est vrai, mais qui ont la valeur de conserver dans leurs ombres portées, quelques trous d'eau... Elcano avait dû vendre son cheval pour une bête plus adaptée aux rigueurs du pays, une bête à bosses aux longues pattes, et s'en remettait à un guide, seul à même de suivre une route sous la gouverne du soleil et des étoiles. Outre de grands villages de toiles, les Terres offrent quelques havres de repos comme de petits villages silencieux où les habitants se déplacent furtivement, le corps entièrement revêtu de grandes étoffes noires ou bleues.



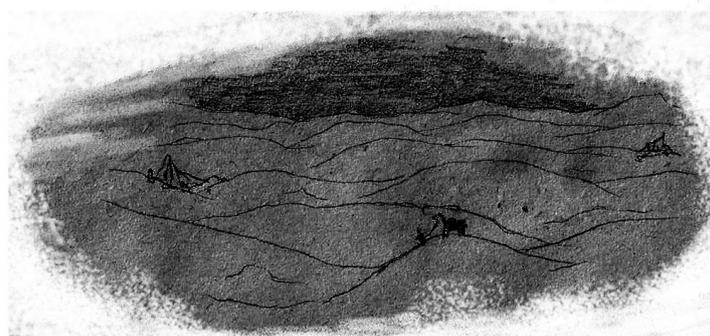
C'est aussi le pays d'un être singulier aux terribles mœurs... Le roi Chahriar.

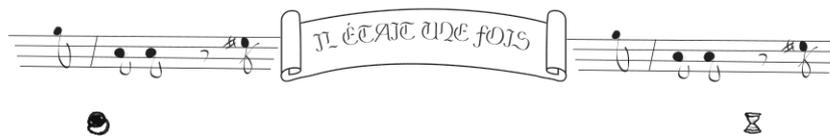
Ce roi fou, d'après les dires des interlocuteurs, prendrait en épousaille chaque matin une femme vierge de nature pour la tuer chaque soir. On lui fit voir au loin son palais, somptueux et macabre. Personne ne put donner les raisons, ou les déraison, qui gouvernaient à cette barbarie. On ajouta que les mères qui donnaient naissance à des filles, une fois pubères, les envoyaient au plus lointain, leur préférant un destin incertain... C'est souvent que le monstrueux côtoie le sublime, cette terre n'échappait pas à la règle.

Ces gens-là sont taiseux, ils ne parlent jamais pour ne rien dire, chaque mot qui vient briser le silence est précieux. Notre aventurier, d'ordinaire si prolix, passe des jours et des nuits sans dire un mot, mangeant frugalement, buvant de grandes quantités de thé bouillant et fumant de longues heures la résine odorante qui brûle au sommet d'une immense pipe à eau.

Le Temps semble lui-même prendre son aise à dérouler ses heures comme si la mort n'était pas l'aboutissement d'une vie, comme s'il s'en moquait...

*"Oui, le temps ne s'écoule pas à la même vitesse où que l'on se trouve, j'en suis maintenant persuadé. Vous arguerez que l'opium et la résine m'avaient fait perdre le sens des réalités... peut être... Était-ce les langueurs inhérentes aux longs voyages à dos de bêtes ? Peut être... Toujours est il que j'avais désormais perdu toute notion de calendrier, de saisons et d'heure, je n'avais devant moi que la prochaine étape et j'employais mes ressources à m'y rendre, au rythme aussi lent que la bête à bosses qui m'avait permis de traverser l'immense désert..."*

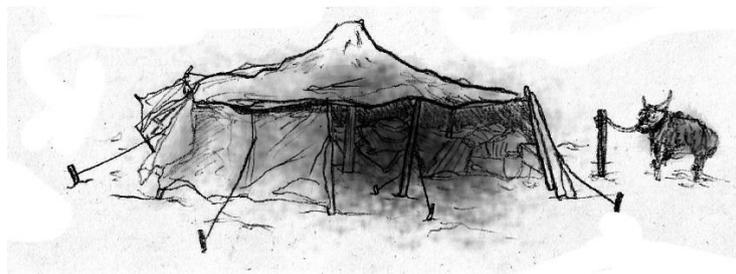




Après le Levant il ne pouvait que se diriger vers le Couchant. Ces terres situées au nord du prochain continent avaient des similitudes avec le grand désert qu'il venait de quitter. Pourtant, ici, tout était plus grand, les montagnes étaient coiffées d'une fine couche de neige, les villes voyaient s'agglutiner des milliers de casemates qui dessinaient d'improbables venelles pas plus large que trois coudées et les forêts nourries par les eaux de fonte déployaient des cèdres géants, des arganiers centenaires et des pistachiers au port élégant.

A l'instar des Îles Ensoleillées, de l'autre côté de la grande mer, on y cultivait l'olive et aussi l'amande, la caroube et la datte. Ces peuplades étaient fort accueillantes, notre savant ne pouvait pas poser trois questions sans être invité à boire le thé qui se consomme ici avec de la menthe fraîche et beaucoup de sucre. On était loin des terrifiants barbaresques qui rançonnent les marins et des non moins impitoyables cavaliers du désert, qui poussent des cris de démon, en faisant tourner leurs lames courbées.

C'est dans ces moments de partage qu'il apprit tous les dangers qui guettaient sa route vers le sud. Des pires, il faudrait prendre garde aux Djinns qui n'aiment rien d'autre que de tromper leur victime par un charme ou une illusion. Cependant, croiser le chemin d'un lion pouvait être tout aussi fatal !

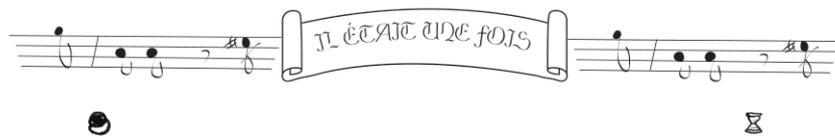


Après avoir reçu toutes sortes de bénédictions, affublé de colifichets des Talebs, sorte de sorcier, il put s'enfoncer plus profondément dans les forêts denses du cœur du continent.

La situation était difficile, car des affrontements avaient lieu entre deux grands royaumes. D'une part le Royaume des Mille Lacs, et de l'autre, plus au sud encore, l'Azanie, le royaume de la reine Nzingua. La situation était confuse pour Elcano, il peinait à comprendre tenants et aboutissants de cette querelle. C'était bien compréhensible, car les cultures, les sociétés, les mœurs de ces peuplades étaient en tous points radicalement différentes de tout ce qu'il avait pu voir jusqu'ici. Ces royaumes sont en réalité composés d'une myriades d'ethnies humaines et d'autant d'autres races. On trouve l'Eloko, massif et râblé, qui cependant peut ouvrir si grand sa bouche qu'il pourrait avaler un homme d'une bouchée. Le Popo Bawa, qui tient à la fois du cyclope et du vampire ailé et le Sabroukoo, mi-homme mi-singe et qui sait se rendre quasiment invisible dans l'épaisseur des forêts d'émeraude. Pour les humains, on ne connaît que très bien les Aniota, les hommes-panthères, qui sont capables de projeter leur esprit dans ces félins et les Baka, des hommes qui ne dépassent pas les quatre pieds de haut mais dont la cruauté est légendaire...

*"J'avais déchiré ma dernière chemise qui n'était déjà plus qu'un oripeau de mendiant. Alors vêtu comme les hommes d'ici, ma peau blanche, mon cheveu raide et mes lunettes cerclées me faisaient apparaître comme un homme d'un autre monde. Les sauvages venaient craintivement me toucher, parfois avec un bâton, savoir si j'étais bien réel, les enfants fuyaient à mon approche et les femmes parlaient à voix basse en me jetant des coups d'œil furtifs. Il me semblait que je n'étais plus moi*





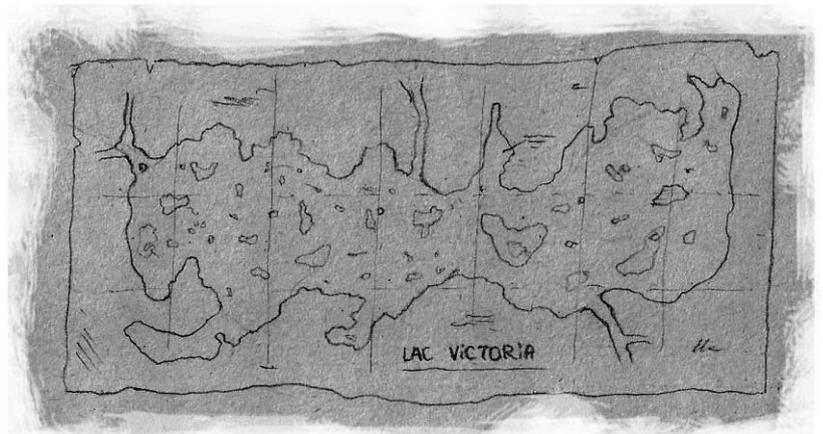
*même, et c'était sûrement vrai. Je mangeais comme eux, les gros vers blancs des bois morts, je buvais l'eau des mares et m'enivrais de leurs racines fermentées... j'étais devenu un homme noir !"*

S'extirper de ces forêts denses ne fut pas une chose aisée. Elcano visait un grand lac poissonneux au cœur du continent. On lui avait dit que de ce lac partait une rivière ambitieuse qui deviendrait fleuve pour enfin se jeter dans la mer. Il avait cru comprendre que celui-ci débouchait au Royaume des Chats, puisqu'on lui avait dessiné des monuments semblables aux grandes pyramides, mais chose curieuse, beaucoup plus petites et allongées, flanquées de grandes portes en trapèze. Voilà un mystère qu'il convenait d'élucider !

Ce fut le plus pénible de toute son épopée. Difficile de s'orienter avec les étoiles tant les forêts étaient épaisses et grandioses, ni même avec le soleil qui peinait à darder quelques rayons...

Qu'est ce qui différencie un bout de jungle d'un autre bout de jungle quand cette jungle couvre la moitié d'un continent ? Rien ! Il avait peut-être passé des semaines ou des mois à trancher des lianes étranglées tentant de suivre un nord farceur que sa boussole avait bien du mal à indiquer...

A bout de force, doutant même de pouvoir survivre, il avait trouvé le lac. Quelle surprise ! Il était aussi grand qu'une mer intérieure, peut être soixante lieues de longueur sur cinquante de large, du jamais vu de mémoire d'explorateur. En son sein, Elcano cru pouvoir y compter plus d'un millier d'îles, dont la plupart abritaient des villages de pêcheurs. Ceux-ci considéraient le lac, qu'ils nommaient Ukéréoué, comme la mère nourricière, sorte de déesse prodigue. Sur sa carte, le géographe baptisa l'étendue d'eau : Lac Victoria. Autant pour l'hommage à notre bienveillante souveraine que pour ne pas oublier qui il était et d'où il venait...



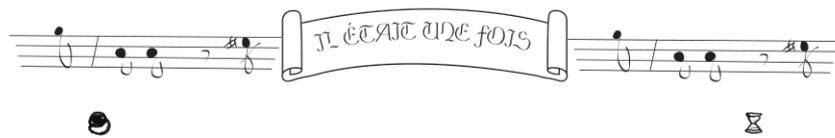
En échange de sa boussole qui semblait être un artefact de grande magie, le chef d'un village lui offrit une pirogue et deux semaines de vivres. Le lac s'écoulait doucement par une voie d'eau qui pénétrait l'obscur forêt, il s'y engagea, saluant Ukéréoué pour ses largesses.

Ce voyage au fil de l'eau, qui s'écoulait doucement, fut une bénédiction pour Elcano. Il pouvait presque se laisser aller, sans effort autre que gouverner sa barcasse, et profiter du jeu des singes aux longs bras, des oiseaux multicolores et des fleurs géantes qui s'épanchent sur les rives. Il pêchait du poisson qui nageaient là en abondance, ne dédaignait pas la chair des couleuvres d'eau et cueillait parfois des fruits que des arbres féconds lui proposaient à portée de main...

Enfin, il déboucha de l'immense forêt pour s'immiscer dans des savanes herbeuses, légèrement vallonnées, et cette profondeur de champ retrouvée lui mit du baume au cœur.

C'est là qu'il découvre les pyramides promises, petites sœurs du Chat, groupées par dizaine. Il y salue des paysans interloqués qui travaillent sur les berges, prélevant l'eau du fleuve grâce à d'ingénieux systèmes de moulin hydraulique. Il observe d'étranges bêtes, comme les créations





d'un dieu facétieux. Des sortes de daims qui portent des cornes courbes et qui se déplacent en troupeau de milliers d'individus. Des chevaux géants au cou démesuré, tachés d'orange et de blanc. Des boeufs à bosses, des éléphants énormes, du double de ceux observés au Tigre, des lions qu'il ne connaît que trop bien, des bêtes puissantes à double corne aligné sur le chanfrein et des sortes d'ânes rayés de blanc et noir. Il lui semblait que le créateur de ces terres avait mit ici toutes les bêtes les plus étranges de sa collection...

Et jour après jour, tandis que le paysage devenait désert et que le fleuve s'élargissait, Elcano comprit qu'il arrivait au Royaume des Chats. Ce fleuve qu'il venait de parcourir depuis tant de semaines, et qui prenait sa source au Lac Victoria n'était rien d'autre que le mythique Hapy, le Nil comme le nomme les explorateurs de la Société... C'était une découverte majeure ! Contrairement à tous les usages qui préconisent de remonter le cours d'un fleuve pour en trouver la source, il avait fait le voyage inverse, sans le savoir.

*"Je ne pouvais guère m'attarder au Chats, d'une part c'est un territoire déjà largement décrit par mes honorables confrères, et quelques tensions avaient eu lieu depuis que l'œuvre civilisatrice du Royaume avait amené des troupes militaires de pacification... Je cherchais rapidement à trouver à m'embarquer sur un navire qui partirait vers Concord, tant pis pour les grandes pyramides, Cléopâtre la septième, les dieux animaux, la grande bibliothèque au million de papyrus et le phare au feu éternel..."*

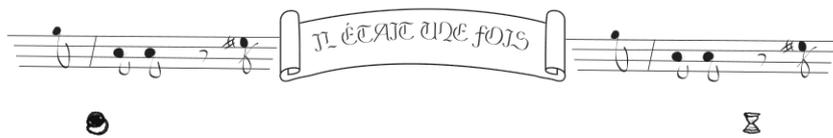
*Et puis il me faut le dire, la civilisation et sa fureur incessante me faisait vaciller, j'étais perdu dans la foule, tout était cris et gesticulations, il me fallait fuir.*

*Je trouvais enfin à louer une cabine sur un navire marchand épicier, qui portait un peu des parfums d'Orient vers les terres sauvages à l'autre bout du monde. Au beau milieu des flots, je me voyais bien plus perdu qu'au milieu de la jungle, et surtout, je n'avais pas la main sur ma destinée, simple jouet des alizées et des courants marins qui menaçaient notre frêle esquif..."*



Passé les Portes d'Hercule, l'immensité s'offrait à lui. A la fois effrayant et galvanisant, le navire dut affronter les vents tourbillonnants qui forment des colonnes qui suivent des chemins aléatoires. Quand on est assez prêt, sinon trop, on y devine les créatures qui les animent, sorte d'oiseau-tonnerre fabuleux qui tournent éternellement, en battant leurs ailes immenses, nourrissant la spirale mortelle. Elcano passait son temps sur le gaillard d'avant, il admirait les gabiers manipuler, au son du sifflet du maître, les voiles de misaine, les focs, et grimper aux haubans comme les singes aux longs bras. Il observa avec eux les serpents de mer qu'on effraie avec de lourdes cloches descendues au ras de l'eau pour que leur son porte au loin. Il crut son heure venue quand les vagues scélérates arrivèrent par tribord et se désespérait profondément quand l'eau était d'huile et le navire immobile de longues journées...





Puis un matin de la hune retentit le cri attendu "Terre à l'horizon ! Terre à l'horizon !" Les hommes s'embrassaient, esquissaient quelques pas de danse et le capitaine autorisa la mise en perce d'un tonnelet de rhum, ils étaient vivants, ils avaient triomphé des dangers de l'océan et ils auraient quelques jours de permission à terre. Ils étaient comme des enfants à qui on a promis d'aller à la foire de printemps.

Puis ce fut Concord... Un autre désert. Blanc de neige la moitié de l'année, infesté de moustiques le reste. Quelques familles de colons venues du Royaume avaient bâti des chalets de bois et de tourbes, réunis en une dizaine de hameaux autour d'une "capitale". Elle était pompeusement nommée Mont-Royal sous prétexte d'être perchée en haut d'une colline, entourée d'une palissade de rondins et dédiée aux souverains du Royaume.

En réalité, elle était miteuse et branlante, les rues étaient de boues et de flaques et elle sentait le crottin à dix lieues à la ronde... Et pourtant il y avait la vie foisonnante de ceux qui s'espèrent les précurseurs d'une grande nation.

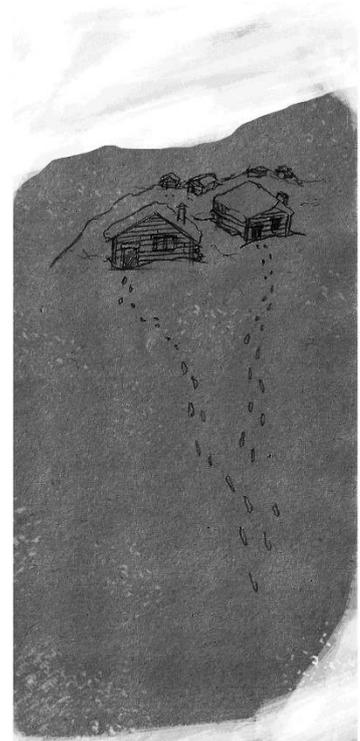
Elcano trouva à se loger chez l'habitant. Ceux-ci étaient tout heureux d'avoir des nouvelles fraîches de la mère-patrie. Aussi curieux que cela puisse paraître, ce n'est qu'à ce moment de son aventure que le géographe demanda naïvement quel mois de quelle année on était vraiment.

*"Stupeurs et tremblements !*

*Quatorze années et quasiment deux mois venaient de s'écouler comme un poing tente de conserver du sable fin. J'étais titubant et demanda à ce qu'on me présente un miroir, dans lequel je ne reconnus pas l'homme que je vis. Une longue barbe taillée hasardeusement au canif soulignait mon visage émacié et buriné. Mes lèvres étaient fines et sèches, mes yeux enfoncés dans leurs orbites, le cheveu hirsute, le teint cuit par le soleil, la peau entaillée d'estafilades, et le regard saupoudré des milles visages que j'avais croisé..."*

Après quelques semaines passées avec les colons, il prit la route avec un groupe de trappeurs, qui partait chasser le Grand-Pied. Cette bête pullulait dans les forêts de conifères, facile à pister grâce aux empreintes qu'il laissait dans la neige, il fallait néanmoins faire preuve de prudence. Car s'il se sentait en danger, il se dressait alors sur ses pattes postérieures et du haut de ses sept ou huit pieds, il pouvait broyer un homme d'un simple coup de pattes. Sa fourrure était prisée des nobles dames de la cour et la chasse en valait la sueur...

Elcano n'eut pas à affronter la bête car il quitta ses compagnons de route pour descendre plus au sud, vers une terre qu'on avait nommée mais dont on ignorait tout : la Virginie.





A la vérité on n'ignorait pas tout. Au cours des années précédentes, plusieurs expéditions de colons, qui avaient hâte de quitter neige et moustiques, avaient tenté d'ouvrir des pistes vers ce sud prometteur. Et chaque tentative s'était soldée par une confrontation avec les locaux. Un trappeur proluxe lui avait fait

une description particulièrement outrageuse des autochtones. "L'indigène est un sauvage à moitié nu, qui se peint le corps du sang de ses victimes", "Ses armes sont rudimentaires, hache de pierre et arc en if, mais sa férocité sanguinaire compense", "il mange les enfants qu'il capture, vivants et crus!", "Il engrosse les femmes pour les faire accoucher de démons cornus gros comme des chiens noirs!", "Il psalmodie des malédictions toutes les nuits en tapant sur des tambours en peau d'homme!"

La liste des atrocités auxquelles se livrait le sauvage semblait sans fin, Elcano qui avait désormais plus foi en l'homme sauvage qu'en l'homme civilisé avait remercié l'homme pour ses conseils avisés, puis il avait pris la route du sud. Il verrait par lui-même ce qu'était vraiment ce sauvage. Il n'était en rien ce qu'on lui en avait dit. Ni la moitié, ni le quart. Il était simplement prudent et n'avait pas aimé qu'on vienne à lui avec des "bâtons de feu"...

*"Je vous le dis et je vous le répète, le sauvage n'est pas forcément celui que l'on croit. Ces gens que j'ai vu là-bas en Virginie, et avec qui j'ai vécu plusieurs mois, sont des gens civilisés. Oui, des gens civilisés ! Comme nous, ils savent lire les étoiles, vivent en communauté, respectent leurs aïeux, élèvent des chevaux et aiment leurs enfants ! Comme nous, ils défendent leurs terres, ont des joies et des peines, parlent une variété de langues et pratiquent le commerce !*

*Ô triste bêtise des gens sûrs de leur supériorité, vous passez à côté de rencontres enrichissantes promptes à nourrir l'intelligence et la tolérance. Oui, j'étais maintenant en colère et mettais un point d'honneur à faire preuve de la plus grande, et sincère, bienveillance avec ces Sauvages..."*

Elcano avait longuement décrit leurs façons et leurs croyances. Emporté par la fougue de la cause qu'il défendait, il avait gesticulé et postillonné. Certains dans l'assistance en étaient gênés, d'autres s'en amusaient, mais tous voyaient bien au fil de cet exposé qu'Elcano n'était pas revenu seulement géographe émérite... Il était la voix du Valhalla, de ses mystères et peut-être plus encore...

Heureusement il finit par se calmer, car la dernière étape de son voyage arrivait et beaucoup l'attendait avec impatience...Car notre géographe, avait à raconter ce qu'il fit enfin et ce qu'il ne fit pas.

Ce qu'il fit, c'est de se rendre aux Terres de l'Aventure, dites aussi "Pays Imaginaire", et ce qu'il ne fit pas, c'est de rejoindre le second continent bien plus au sud de la Virginie.

Il avait pris les pistes qui vont vers l'ouest, où vivent toutes sortes de tribus sauvages, et grâce au totem de ses hôtes qu'il portait au flanc de sa jument, une appaloosa noire tachetée de blanc, il fut reconnu comme un ami. Tous lui dirent qu'il fallait rebrousser chemin, le "dernier pays" ne l'accepterait pas, il ne pourrait y entrer...





*"Douze semaines de voyage me furent nécessaires pour traverser le continent d'est en ouest, peut-être le double, à la vérité je ne saurais le dire... Chaque pas me demandait un effort. Mes muscles étaient douloureux. Je mangeais si frugalement qu'il me semblait avoir perdu la moitié de mon poids de départ....*

*Les Sauvages m'avaient guidé à travers le continent, les Cherokee, les Choctaw, les Osages, Les Kiowa, Les Navajo, les Hopi et les Yokuts. Après avoir quitté cette dernière tribu, il me restait encore quinze à vingt jours de cheminement. Vous savez, parcourir ces espaces est propice à l'égarément de l'esprit, tout comme rien n'arrête la vue, rien n'arrête la rêverie... J'étais désormais seul avec mon cheval et ma solitude.*

*Je me contraignais à réciter les tables de multiplications, puis à chanter à haute voix, je comptais les pierres sombres et les pierres blanches le long de la piste, je m'interdisais à la rêverie, sans quoi je pensais devenir fou... Mais à tout dire, je l'étais.*

*Alors, j'ai avisé au loin une énième colline d'herbes rases et je me suis dit que j'allais faire un dernier effort, et que, si de là haut je ne voyais qu'une colline de plus, et si je ne voulais pas qu'elle fut ma tombe, je prendrais le chemin du retour... Je tenterais de joindre les Yokuts qui m'avaient si admirablement reçu, pour recouvrir des forces et peut-être que je gagnerais la civilisation d'ici quelques mois.*

*J'étais perdu.*

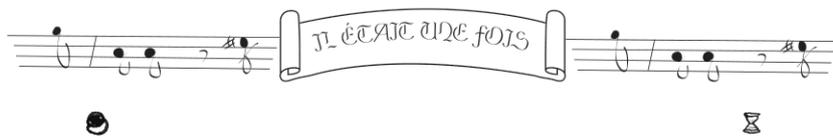
*Aussi bien seul dans cette immensité que seul dans ma tête. J'étais perdu.."*

Arrivé au sommet de la colline, il su qu'elle ne serait pas son tombeau. Il put embrasser d'un large coup d'œil la Terre de l'Aventure. Jamais il n'avait vu pareille chose !

Alors qu'il se sentait comme un moribond au bord de la fosse quelques minutes auparavant, il se sentait subitement tout gonflé de vie, comme une source après la pluie...

Devant lui, une plaine immense déroule ses prairies comme autant de parterres de fleurs. Des lacs parsèment sa surface, renvoyant la lumière du soleil à la façon de miroirs aux alouettes, et leurs rives semblent plantées de bouquets de cannes, d'arums et de jacinthes. Quelques bois d'essences variées apportent des touches de sombre, d'où s'élancent de vénérables séquoia venus tutoyer les cieux. De part et d'autre, des collines se tassent les unes aux autres pour soutenir de puissantes montagnes, si hautes qu'elles semblent pencher vers la prairie, comme un géant viendrait respectueusement saluer un enfant. Au-dessus, le ciel est infini, bleu et lumineux. Et plus le regard porte au firmament, plus le bleu devient profond, presque au noir, et y scintillent des étoiles





inconnues qui dessinent des constellations mouvantes. Au lointain, droit devant, il est une mer, un océan nouveau, sans couleur et de toutes les nuances. On devine qu'il vient mourir sur des plages de sable blanc, à moins qu'il y prenne naissance... L'air est doux, la brise légère transporte des fragrances estivales, le citron, le miel, la lavande et l'innocence.

Elcano libère la bride de sa monture, retire sa gibecière, dépose sa veste de cuir et retire ses souliers. Puis il fait trois pas, puis trois encore, et lentement descend du col sans en être interdit ni entravé. Il se sent accepté.

Au milieu des premières pâquerettes et boutons d'or, il ferme les yeux et inspire profondément. Ha qu'il est bon d'être vivant, qu'il est doux d'être arrivé au terme de son voyage. A cet instant d'éternité, il n'y a rien de meilleur que de laisser les herbes folles chatouiller un pied si longtemps contraint dans une chausse, comme un enfant.

*"Je ne saurais mieux décrire cet endroit que comme vous venez de l'entendre. Et je ne saurais rien vous en dire de plus. Car ce pays n'en est pas un. Les lois qui le régissent n'ont pas de fondement, ni dans la science, ni dans la logique.*

*Puissions nous jamais nous y rendre, nous viendrions avec notre cortège de douleurs et de pertitions, ce monde se suffit à lui-même, il n'a pas besoin de nous.*

*Oui, des habitants y vivent et oui je les ai rencontré. Mais je ne souhaite rien en dire.*

*Après y avoir séjourné de longues semaines, et malgré leur accueil chaleureux, j'ai vite compris que je n'étais pas là à ma place. Je n'ai pas voulu briser l'équilibre délicat de ces lieux, j'ai repris ma route, celle du retour..."*

Juan Sebastian Elcano est devenu un autre homme. Il avait vu les démons et merveilles de ce monde, plus qu'aucun autre, et il souhaitait maintenant se reposer. Non, il ne partirait pas explorer le continent inconnu où de féroces cannibales protégeraient des Cités d'Or. Non, il ne viserait pas la Grande Île Rouge où morts et vivants mangeraient à la même table. Non, il ne s'embarquerait pas pour chercher l'île-continent des mers australes, ni visiter les ruines de l'Atlantide, ni ne scruterait le ciel pour y espérer voir dériver Laputa.

Il est fatigué.

Il est un vieil homme.

Avec tout ce qu'il avait pu apprendre sur l'Autre, il vient de comprendre qu'en réalité il avait appris sur lui-même. Il sait enfin pourquoi il a pu pénétrer le Pays Imaginaire : Il a gardé en lui cette part d'enfance qui fait tant défaut à ses contemporains. Il est encore capable de s'émerveiller d'un vol de samare ou de vulcain et lorsqu'il ferme les yeux, il voit les petites lumières que seuls les enfants perçoivent.

Riche de cet enseignement, le vieil homme est enfin repus.

Il est tout simplement apaisé, et heureux.

